

L E S B I A
MAGAZINE



**Les lesbiennes
dans la Marche
de l'an 2000**

**Gynécologie
en danger**

Kremlin 99



Plus que jamais les lesbiennes se font du cinéma

Pour la onzième année consécutive – c'est sans doute un fait unique pour un festival non mixte et non subventionné – l'association Cineffable a réjoui le cœur et les yeux de nombreuses lesbiennes et femmes cinéphiles. Pour beaucoup d'entre nous, ce rendez-vous annuel est depuis longtemps incontournable, chaque édition du festival confirmant l'importance culturelle et sociale de cette rencontre.

RECORD BATTU

Avec 7 000 entrées et 1 800 adhésions, le cru 1999 du festival français de films lesbiens a vu fondre sur l'Espace André-Malraux une foule impressionnante de femmes, avides de cinéma lesbien et féministe, et en attente de rencontres et de débats. Pendant cinq jours, une marée féminine a déferlé sur le centre culturel, qui a failli à plusieurs reprises exploser, et les festivalières ont subi dans la bonne humeur quelques désagréments très ponctuels, rançon d'un incroyable succès.

L'Espace, techniquement parfait, est depuis trois ans de plus en plus exigu, et cette année sera sans doute la dernière du festival Quand les lesbiennes se font du cinéma au Kremlin-Bicêtre. Sauf à reconsidérer entièrement le système, mais un festival est un festival et l'on ne voit vraiment pas de quelle façon pourrait être changée la formule. En outre, et cela aggrave encore le pro-

blème de l'étriquet des lieux, il est navrant de voir des festivalières se comporter grossièrement, boire et manger dans les salles de projection, fumer partout alors que seule la cafétéria est fumeuse, déposer leurs boîtes de boisson et leurs emballages de sandwich n'importe où, etc. De cette absence de respect, Cineffable n'est pas responsable, mais il faut en parler, il faudra trouver des solutions... Par exemple, réserver le chapiteau aux fumeuses : le reste de l'Espace serait ainsi plus vivable. Car la gêne est grande pour celles qui ont encore un peu de civisme et qui sont obligées de côtoyer (de très près quand la foule est compacte !) les fumeuses invétérées, qui pourtant ne peuvent se comporter ainsi dans aucun autre lieu public (loi oblige).



À LA RECHERCHE D'UN ESPACE

Cineffable est une petite association, formidablement organisée, son budget est très serré et rigoureusement géré (secret de sa longévité). Elle ne touche pas la moindre subvention (gage de son indépendance) et ne peut compter, pour payer les copies de films et ses frais de fonctionnement, que sur les

recettes du festival, de la cafétéria et de la fête qu'elle organise chaque année. Dans ces conditions, il est très difficile voire impossible de trouver à Paris ou en proche périphérie (il faut penser aux impératifs d'accessibilité, métro et bus indispensables) une structure qui soit à la fois spacieuse, techniquement équipée pour répondre aux nécessités d'un festival de cinéma, et... financièrement raisonnable. Depuis trois ans, l'équipe prospecte, sans succès, et c'est cette année une véritable inquiétude qui se fait jour pour l'édition 2000.

Alors, lectrices et festivalières qui tenez au festival Quand les lesbiennes se font du cinéma, mobilisons-nous et mettons-nous en quête de cet endroit rêvé*. Les femmes sont capables de tout, elles le prouvent assez, les lesbiennes savent se mobiliser et agir, nous ne doutons pas qu'une solution sera trouvée. Mais il faut commencer la prospection dès maintenant !

DERNIER FESTIVAL DU SIÈCLE

L'édition 1999 de Quand les lesbiennes se font du cinéma, si elle n'a pas été flamboyante du point de vue de la programmation nous a toutefois ménagé de réels espaces de plaisirs. A commencer par le concert d'ouverture avec le duo gréco-britannique Donna et KBB, qui déménage avec une simplicité rafraîchissante (ça change des rocailleuses bruyantes et prétentieuses). Quelles voix et quel talent !



L'exposition des plasticiennes, qui réunissait onze artistes, a confirmé la qualité et l'intérêt qui s'est fait jour il y a quelques années (les débuts ont été plutôt hasardeux). Des créatrices de qualité, reconnues pour la plupart, viennent désormais (s')exposer au festival, ce qui est un signe clair de notoriété du festival lui-même et de sa clientèle.

Quant au choix des films, il nous a réservé quelques bonnes surprises ou le plaisir de revoir des œuvres visionnées ailleurs. Mais peut-être, disons-le une fois encore, le festival gagnerait en intérêt à réduire un peu le nombre de films présentés au profit d'une qualité plus grande. Encore trop de courts, de vidéos de mauvaise qualité (sans réel intérêt ou ennuyeux et prétentieux) qui déçoivent et qui n'ont pas, nous semble-t-il, leur place dans une manifestation exigeante.

Les festivalières n'attendent pas de Cineffable qu'elle entre dans le livre des records, et près de 80 films (courts et longs) sur quatre jours de projections, c'est énorme. Et dommage. Sans doute un nombre de films plus réduit, mais d'excellente qualité, apporterait plus de confort au public en permettant, par exemple, de projeter trois fois les films en compétition, ou les films culte ou les œuvres choisies comme support de débat.

Cela dit, la critique est aisée... et la liberté de choix reste aux admirables bénévoles de Cineffable ! Mais que cette petite suggestion nous soit permise, en toute amitié, et pour le plus grand bien du cinéma lesbien et de son festival.

D.R.



(É-U), formidable documentaire sur une merveilleuse « vieille dame indigne », lesbienne centenaire, entourée et choyée, après une existence audacieuse et visible, par un groupe de lesbiennes.

Souhaitons à Cineffable de trouver un nouvel espace, qui ne soit pas ruineux, et qui puisse allier confort technique et plaisir des festivalières.

Christine Bouchara ■

QUELQUES TITRES À RETENIR

Le festival s'est ouvert, après le concert, sur la projection de *Better Than Chocolate*, d'Anne Wheeler (É-U), comédie gentille qui semble devenir un genre, riche de poncifs lesbiens, mais très divertissante et non dépourvue de fond. Nous retiendrons surtout *Late at Night*, de Stephanie Jordan, Stefanie Saghi et Claudia Zoller (Allemagne), animation très personnelle à la peinture, sur la chanson éponyme de Cassandra Wilson ; *Ô Trouble*, de Sylvia Calle et Chantal, de Zaida Ghorab-Volta et Marie Vermillard, deux comédies grinçantes françaises ; le documentaire *Barbie Nation*, de Suzan Stern, fouille (mais pas assez loin) l'histoire de la poupée américaine et les dégâts causés par elle ; *See You Next Monday*, de Véronique Lorin (R-U) ; *Revoir Julie*, comédie québécoise de Jeanne Crépeau enlevée et nostalgique.

On a pu avec grand plaisir découvrir ou revoir *Deux secondes*, de Marion Briand (Québec), le film devenu culte *Desert Hearts*, de Donna Deitch (É-U), *Out of Season*, de Jeannette Buck (É-U) injustement oublié par les jurys. Et l'on a retenu parmi d'autres la séance sur les transgenres, avec trois documentaires pour une fois consacrés à des femmes qui ont choisi de devenir des hommes (très haute tenue et traitement vraiment intéressant).

Le jury de *Lesbia Magazine* a pour sa part récompensé *Rapido finale con passione*, de Luki Massa (Italie), qui avait remporté, il y a deux ans, le concours de scénarios organisé par Cineffable. L'auteure s'est attaquée avec jubilation à un tabou encore tu parmi les lesbiennes : la différence d'âge entre les amantes. Dans le même ordre d'idée, un accessit a été décerné par ce même jury à *Living With Pride : Ruth Ellis @ 100*, de Yvonne Welbon

* Adressez vos idées et suggestions à Cineffable 37, av. Pasteur 93100 Montreuil, T/F 01 48 70 77 11, Minitel 01 48 59 76 81 <cineffable@wanadoo.fr> <assoc.wanadoo.fr/cineffable>.

LE PALMARÈS

PRIX DU PUBLIC

Court métrage fiction : *Kalin's Prayer* (la Prière de Kalin), DeSales (É-U, 1998, 16 mm, 30 min)

Court métrage documentaire : *l'Origine du Monde, le retour*, Anne Julien (France, 1998, vidéo, 14 min)

Long métrage documentaire : *The Righteous Babes* (Sacrées Nanas), Pratibha Parmar (Royaume-Uni, 1998, vidéo, 50 min)

Long métrage fiction : *Revoir Julie*, Jeanne Crépeau (Québec, 1998, 16 mm, 90 min)

PRIX DU JURY LESBIA MAGAZINE

(8 000 FF) : *Rapido finale con passione* (*Rapido finale avec passion*), Luki Massa (Italie, 1998, vidéo, 5 min)

Accessit : *Living with Pride : Ruth Ellis @ 100* (Vivre avec fierté : Ruth Ellis à cent ans), Yvonne Welbon (É-U, 1999, vidéo, 60 min)

PRIX DU CENTRE EVOLUTIF LIUTH (CEL), de Marseille (5 000 FF) : *No Comment !*, Louise Lemoine-Torrès (France, 1998, 35 mm, 7 min 50).

D.R.



Au fil du XXI^e festival



Le jury lesbia au travail.

Dans le prolongement de l'article de Christine Bouchara auquel j'adhère totalement, j'ajouterai, pour compléter ses impressions, quelques lignes sur les miennes. Si le festival est un lieu de parole, il ne doit être en aucune façon un lieu d'agression. Or, une fin d'après-midi, une espèce de commando de cinq à six femmes (du grand Sud), a surgi sur le podium de la cafétéria du sous-sol (alors que nous étions les unes et les autres en train d'échanger amicalement nos points de vue sur l'intérêt de telle projection ou de tel débat), a posé pour la photo du siècle probablement, et nous a imposé avec énergie le silence ! J'ai pensé aussitôt qu'on allait nous faire une annonce sur un événement culturel lié au festival. Nenni !

Arrêtons la paranoïa !

L'une d'elles a alors invectivé violemment contre une des personnes présentes à ma table, déformant complètement son nom, et l'a dénoncée comme une personne à virer et à laquelle on devait faire la peau car elle pratiquait dans sa boîte de nuit parisienne le « délit de faciès ». Hurléments scandalisés de la salle sidérée face à cette intervention complètement déplacée. Notre commando a pris alors courageusement la fuite ! J'ai pu, en me propulsant moi-même au 1^{er} étage, coincer l'une d'elles et lui demander quelques précisions : elle a été incapable de me

donner le nom de la boîte incriminée et m'a simplement dit qu'on leur avait balancé des coups de pied ! Je dis donc qu'il s'agit d'un coup monté et programmé. Il faudrait que la paranoïa de ces dames qui voient du racisme partout s'arrêtât, car ça commence à lasser vraiment. Et puis quelle indécence par rapport à nos sœurs qui vivent au quotidien le racisme dans certains coins du monde et qui vont jusqu'à en perdre la vie ! Pour celles-là, oui, mobilisons-nous, luttons, hurlons ! Une telle scène inadmissible pose à Cineffable un réel problème de sécurité et lui impose à l'avenir d'être très vigilante non seulement sur le public qu'elle laisse entrer mais surtout sur ce qu'elle laisse exposer !

Incitation au racisme

Qu'est-ce qui était exposé ? Un certain nombre d'œuvres talentueuses qui nous ont ravies, que l'on n'a pas manqué d'apprécier. Mais outre ces œuvres que lisait-on sur des banderoles suspendues au-dessus de nos têtes ? Des phrases extrêmement tendancieuses et sonnantes faux comme les dialogues d'un roman de gare, qui ne pouvaient qu'inciter au racisme et créer un réel malaise. Je vous en livre quelques unes : « Moi je ne veux pas aller dans les associations de lesbiennes (blanches) qui existent parce que je ne m'y reconnais pas (y'a trop de racistes) », « Aimerais-tu être grosse, ou chômeuse, ou juive ou noire ? », « Je

suis pas raciste, la preuve, j'ai couché avec une noire », « Tu as de la chance, une belle Arabe comme toi tu es le fantasme exotique des femmes, tu me donnes ton téléphone » ?

Ces « pensées », ô combien profondes, avaient-elles réellement leur place au festival ?

Mais heureusement ce ne fut qu'un incident fâcheux qui n'a nullement effacé toutes les joies qu'apporte ce festival tant par les retrouvailles ou rencontres qu'on y fait que par l'intérêt des débats proposés.



Michelle Desaulniers

De l'intérêt de certains débats

Ceux qui m'ont particulièrement intéressée ont porté sur l'inceste et sur le mercredi noir du 6 décembre 1989 à Montréal.

Après la projection de **Plaisir honteux** de la canadienne Michelle Desaulniers, la réalisatrice nous a invitées à nous réunir pour recueillir d'une part nos réactions sur son film et d'autre part débattre de l'inceste.

C'est toujours un débat difficile, surtout en présence de personnes (malheureusement nombreuses) qui ont subi ce drame. Des témoignages terribles et bouleversants tant dans le film que dans la salle. Beaucoup d'émotion donc.

Ce que j'ai retenu de ces échanges c'est qu'il faut dire les choses pour avancer, ne pas rester bloquée; que les personnes qui ont subi ce drame, même une seule fois, sont détruites et ont un long parcours à faire pour se reconstruire; que le recours à un psychologue est souvent nécessaire; que c'est souvent les frères aînés qui violent leurs sœurs, puis les pères; que ça peut commencer dès le plus jeune âge et durer plus de vingt ans; l'enfant demande de la tendresse, l'adulte lui répond par la sexualité (la violence impensable); que le sentiment de culpabilité surgit du fait que bien que ce soit un inceste on ressent le plaisir (plaisir honteux): évidemment c'est un point de vue qui jusqu'ici n'était pas affiché dans les débats portant sur ce thème, et qui a suscité de nombreuses réactions. Je crois que là encore il faut éviter de généraliser, savoir qu'il y a des êtres plus complexes que d'autres, que les mots (plaisir, sexualité, excitation, sadomasochisme, gratification...) ont un sens très précis et qu'il convient de les utiliser avec circonspection.

Attention aux dérapages

Quid du comportement des femmes et des mères? Des différents témoignages il apparaît qu'elles sont souvent complices (elles savent mais elles laissent faire), que certaines sont incapables d'imaginer qu'un tel acte puisse avoir lieu sous leur toit et qu'elles l'ignorent puisque l'enfant ne se livre pas à sa mère (peur des représailles du père), qu'elles manquent souvent de vigilance et d'amour, que certaines pratiquent l'inceste avec leur fille.

Certes je ne mets pas en doute ce dernier témoignage, terrible. Mais attention tout de même aux dérapages: nous faire avaler que les femmes sont aussi violentes que les hommes, qu'elles pratiquent l'inceste comme eux et vouloir, de quelques cas particuliers

© C.G.



Mariella reçoit le prix Lesbica pour Luki Massa.

généraliser, non.

Quant aux mères, eh bien oui elles prennent dans leur bras le bébé qui pleure, certaines d'entre elles leur donnent le sein, d'autres les embrassent partout partout, bref elles font tout ce qu'un animal fait également avec tendresse. Si quelques-unes d'entre elles dévient en « excitant le bébé sur sa table à langer » c'est fort regrettable mais on ne peut pour cela interdire aux mères les gestes élémentaires de l'amour. Alors pitié pour les mères!

Mercredi noir à Montréal (6 décembre 1989).

À ma grande honte j'avoue que j'ignorais jusqu'à la projection du documentaire *Riposte* de la québécoise Suzanne Vertu cet événement sanglant perpétré par Marc Lépine qui s'est d'ailleurs suicidé.

Les faits : haine des féministes

Le 6 décembre 1989, 14 femmes sont assassinées à l'école Polytechnique de l'université de Montréal. Elles sont mortes pour la seule raison qu'elles étaient des femmes. À la suite de ce massacre, des lesbiennes et des féministes ont organisé une manifestation et une soirée dénonçant la violence faite aux femmes.

Après la projection un débat animé par Danièle Charest est ouvert.

Il ne s'agit pas hélas d'un fait divers mais d'un crime politique. « Ces femmes ont été tuées parce qu'elles étaient des femmes, ce crime prend racine dans l'hétérosocialité et son système de destruction des femmes dans leur intégrité, dans le pouvoir de classe des hommes. Cet acte est l'aboutissement logique d'une idéologie qui se sent menacée par toute avancée de la classe des femmes et qui utilise la violence quotidienne contre les femmes pour se maintenir et se reproduire. » On apprend qu'à l'époque le Canada développait de grands mouvements féministes et que c'était également la grande avancée des lesbiennes radicales. Ce pays avait donc pris des longueurs d'avance par rapport au nôtre. Or en 1999 c'est le contraire qui est constaté car depuis ce « mercredi noir », il y a eu un net recul de tous ces mouvements au Canada. Grande déception donc pour toutes celles qui ont vécu cette époque!

Devoir d'Histoire

Après la projection de ce documentaire extrêmement instructif quelqu'une lui a reproché d'être trop long! Un peu indécent cette observation. Consacrer une heure de sa vie à la mémoire de celles qui ont perdu la leur me paraît au contraire être un devoir. Et comme l'a dit efficacement Anne Legall il y a même un devoir d'Histoire!

Alors, non à l'indifférence et ayons, le 6 décembre, une pensée amie pour celles qui ont quitté la vie malgré elles, il y a dix ans.

Jacqueline Pasquier ■

© C.G.



L'Espace André-Malraux.